



Espace analytique de Belgique
Association pour la formation et la recherche psychanalytique

UN DES SENS DU SUJET

COMMUNICATION DU 18 JUIN 2016 – JOURNÉE D'ÉTÉ

ROMINA MAROTTA

Nous avons commencé ce séminaire avec l'idée qu'il serait comme un thriller qui commence par la fin. Pas d'énigme quant à l'aboutissement de nos réflexions, néanmoins nous n'avions pas beaucoup d'idées concernant les chemins de traverse que nous allions emprunter. Et pour cause, en plus de l'insaisissabilité du concept, nous avons décidé de laisser la part belle à l'association libre, nourrie de différents supports comme des conférences, des lectures, du cinéma mais aussi, bien évidemment, de la clinique.

Un des sens du sujet, indécence du sujet ... il y a plusieurs sens, cela échappe comme une savonnette... Ca ne s'arrête jamais... est-ce cela qui est indécent ? En tout cas, il y a différentes façons de le définir celui-là !

Chaque soirée passée ensemble s'est avérée, pour ma part, dynamisante et ressourçante. Je vais tenter de vous rapporter, pas à pas, le travail collectif de nos associations.

Dans un premier temps, c'est la clinique qui nous a aidés à poser nos questions et à tenter de cerner le problème. Pour ma part, elle s'illustre de la façon suivante : Quand je conduis et que, d'un coup, je reviens à moi et je me dis « je suis déjà là ! » qui a conduit la voiture ? Qui a bénéficié des cours d'auto-école ? Il n'y a pas que moi ! Ensuite, est venu le souvenir d'une dame rencontrée en milieu hospitalier, dans le service de psychiatrie où je travaille. Elle s'était retrouvée perdue à Ostende sans savoir qui elle est, sans savoir comment elle est arrivée là, ce qu'elle fait là... Par la suite, lui reviennent des éléments d'enfance mais plus rien de son adolescence à aujourd'hui.... Un trou de trente ans... C'est aussi la question légale qui a émergé. Accusé du meurtre de ses parents et de sa sœur, cet homme dit ne se souvenir de rien... En postulant la sincérité, que faut-il en penser ? Qui a tué ? Et la question du somnambulisme, alors ? Qui se déplace ? Enfin, Freud se demande qui parle dans le rêve ou dans le lapsus

Où est le moi dans ces moments d'évanouissement ? Qui pilote alors ? Qui s'éclipse ? Le sujet ou le moi ? Ne dit-on pas « je suis revenue à moi » ?

Comme préambule théorique, nous sommes allés voir dans différents dictionnaires ce que l'on pouvait trouver en termes de définitions du moi et du sujet. Il nous semblait important de cerner un peu de quoi on parlait pour initier les discussions et réflexions.

Freud ne définit pas le moi comme l'ensemble de l'individu ni de l'appareil psychique : il en est une partie, siège de la conscience et des manifestations inconscientes. Le sujet n'est pas le moi. En fait, Freud décrit le moi comme une partie du ça qui se serait différenciée sous l'influence du monde extérieur. Il se présente comme une sorte de tampon entre les conflits et clivages de l'appareil psychique, de même qu'il essaie de jouer le rôle d'une sorte de pare-excitation face aux agressions du monde extérieur. De plus, le moi porte une « calotte acoustique » qui signe que l'importance des mots ne se trouve pas seulement au niveau d'une signification mais au niveau des « restes mnésiques » des mots entendu.

Le moi, fonction qui se déploie dans la dimension de l'imaginaire, est avant tout un « moi-corps » et peut être considéré comme une projection mentale de la surface du corps. En effet, c'est la sensation d'un corps unifié produite par l'assomption par le sujet de son image dans le miroir à l'époque où il n'a pas encore conquis son autonomie motrice. Le moi se trouve ainsi placé sur un axe imaginaire en opposition à sa propre image ou à celle d'un semblable.

Le moi est constitué de la série des identifications qui ont représenté pour le sujet un repère essentiel à chaque moment de sa vie. Lacan insiste sur l'aspect de leurre, de semblant, d'illusion que revêt le moi dans une excentricité radicale par rapport au sujet. Il le compare à une superposition de différents manteaux empruntés à ce qu'il appelle « le bric-à-brac de son magasin d'accessoires ».

Nous avons, quant à nous, parlé de lasagne ou d'oignon pour finir par se dire que le moi est l'image que le sujet donne et se donne ; c'est une interface.

Freud n'utilise pas le terme sujet mais il évoque quelque chose qui se perd, une chose pour laquelle il n'y a pas de mots. Lacan se réfère au sujet comme le sujet de l'inconscient dans sa dimension d'insu, d'excentricité de soi à lui-même. Par exemple, lorsqu'on a du mal à parler d'un rêve, on peut penser, qu'à ce moment-là, c'est le sujet qui se manifeste, qui surgit.

Le sujet est un effet de l'immersion du petit d'homme dans le langage, il est pris dedans, pris par la parole que le langage porte. Il s'agit donc de distinguer tant de l'individu biologique que du sujet de la compréhension. Ce n'est pas non plus le « Je » de la

grammaire. Lorsqu'on dit « je ne sais pas ce que je dis », les « je » ne sont pas les mêmes. Il y a le « je » de l'énoncé et celui de l'énonciation. Ainsi le sujet ne sait pas ce qu'il dit ni même qu'il le dit. Il « ex-siste » au langage c'est-à-dire qu'il en est un effet et non pas un élément.

Le langage fonctionne avec un ensemble de signifiants aptes à se combiner ou à se substituer pour produire des effets de signification. Le sujet est ce qu'un signifiant représente pour un autre signifiant. Ce qui compte, c'est l'écart ou la différence entre ces deux signifiants. Cela veut dire que le sujet est représenté, dans le langage, grâce à l'intervention d'un signifiant marqué du caractère de l'unité, le trait unaire. Le trait unaire qui découpe ce signifiant est le trait, la marque phallique. Quant à la coupure, c'est le sujet lui-même. Pour Lacan, la cure n'a pas pour fin de combler cette béance entre les deux signifiants mais de la manifester et de l'exprimer. Il s'agit de tourner autour du trou, de laisser du jeu et non pas de le boucher.

Vandermeersch, dans le dictionnaire de Chemama, précise que, contrairement à ce que suggère de variabilité, de singularité le terme « subjectif », un sujet, en tant qu'il se réduit à la coupure, est strictement identique à tout autre sujet. Seul son symptôme lui confère une originalité. Ce qui donne à penser du point de vue de la clinique. Peut-être est-ce pour cela que l'on tient si fort à son symptôme ?

Ces phénomènes témoignent de l'existence d'un autre lieu d'où s'exprime le sujet d'un désir en attente. Tout se passe comme si le lieu des signifiants, là d'où nous viennent les mots que nous articulons (c'est-à-dire l'Autre), était habité par un sujet au désir énigmatique. Du coup, une définition surgit : « Si l'inconscient est un savoir qui ne se sait pas ; le sujet de l'inconscient est celui qui dit ce savoir qui ne se sait pas et qui ne sait pas ce qu'il dit ».

Lorsque Freud écrit « Là où c'était, je dois advenir », il exprime l'idée que le travail de la psychanalyse est d'ouvrir la porte à ce sujet toujours appelé à advenir. Tout cela n'est pas si simple puisque Luc Dethier, dans sa conférence à Mons, rappelait que si on ne le suppose pas, le sujet n'advient pas. Il est en perpétuel évanouissement et ne peut pas être appréhendé. C'est le nom d'un événement plutôt que d'une figure. C'est l'expérience d'être affecté, c'est-à-dire qu'on est du côté de l'existence, et pas une substance, c'est-à-dire quelque chose qui serait du côté de l'essence. De là, reviennent des réminiscences d'un séminaire d'Antoine Masson. Nous en avons retenu que l'angoisse est un affect premier et que les autres affects sont qualifiés dans l'après coup. Cela nous fait donc penser à L'Hiflosikeit. Souvent, on entend dire que l'objet naît dans la haine. Peut-on alors dire que le sujet naît dans l'angoisse ? Pas seulement. Nous postulons la naissance comme premier traumatisme. Avant cet événement, dans le meilleur des cas, l'on peut concevoir que le sujet est supposé puisque rêvé et parlé. C'est parce qu'il y a trauma qu'il y aura nécessité de structuration. Le sujet naît donc dans le trauma et dans l'angoisse, l'un et l'autre.

Ensuite, nous avons travaillé la notion de sujet à travers le premier séminaire de Lacan.

Dès le début du séminaire I, Lacan évoque l'implication personnelle de l'analyste dans la notion de sujet. « Quand on l'introduit, on s'introduit soi-même »¹ écrit-il. En effet, l'esquisse ou les lettres à Fliess donnent à penser l'implication personnelle de Freud, son désir d'analyse mais aussi son désir de savoir. Au fond, ce concept nous concerne intimement.

Comme un jeu, nous y sommes allés de nos définitions personnelles et spontanées. Le sujet, ce serait « l'effet du langage sur l'être de chair qui fait qu'on s'illusionne sur soi-même » ou « la part qui échappe du fait qu'on est des êtres de langage » et encore « la part la plus intime qui est indicible ». Tout cela pour convenir que ça parle du réel et que le réel, on ne sait pas le dire. Mais rien n'empêche de tourner autour.

Plus loin, Lacan explique : « Si quelque chose fait l'originalité du traitement analytique, c'est bien d'avoir perçu à l'origine, et d'emblée, le rapport problématique du sujet avec lui-même. La trouvaille proprement dite, la découverte....est d'avoir mis ce rapport en conjonction avec le sens des symptômes »². Nous avons ainsi abouti à la métaphore du vêtement pour tenter de mettre en lien, de nous représenter les liaisons entre symptôme et sujet. Le sujet serait l'ensemble c'est-à-dire la manière dont on boutonne la chair habillée ; le réel serait le corps sous l'habit ; l'imaginaire serait comme le tissu ; le symbolique les coutures et le bouton le symptôme. Ou encore à celle du jeu de cartes : le sujet, c'est la manière dont on joue avec les cartes que l'on a reçues de la vie.

Pour Lacan, le centre de gravité du sujet, c'est-à-dire ce qui fait que ça tient en équilibre, est « cette synthèse présente du passé qu'on appelle l'histoire »³. Qui fait cette synthèse ? Nous avons le sentiment qu'il s'agit du moi au sens où il raconte et se raconte son histoire. Le moi comme centre de gravité du sujet tandis que ce qui vient nouer les choses serait l'objet a.

Dans le stade du miroir, Lacan développe l'idée que le sujet prend conscience de son corps comme une totalité par la seule vue de sa forme globale grâce à l'imaginaire beaucoup plus que par une maîtrise réelle de celui-ci. Accompagné par l'Autre parlant, le petit d'homme se voit, se réfléchit et se conçoit autre qu'il n'est. L'image de son corps va donner au sujet une première forme, le moi, afin de situer ce qu'il est et ce qu'il n'est pas. Le moi a une fonction de synthèse et de contenance. Cette dimension essentielle va organiser toute sa vie fantasmatique autour de l'objet a.

¹ J. Lacan, « Les écrits techniques de Freud », Collection Point, Série Essai, Edition du Seuil, Paris 1975 (1998), p11.

²² J. Lacan, « Les écrits techniques de Freud », Collection Point, Série Essai, Edition du Seuil, Paris 1975 (1998), p. 51.

³ Idem, p. 62.

A partir de ces considérations, s'impose un questionnement sur l'objet a. De quoi parle-t-on ? Alors, nous quittons le séminaire I pour bifurquer vers quelques articles le concernant.

D'emblée, nous avons la sensation que le terrain est également glissant comme lorsque nous tournons autour de la notion de sujet. Parfois, il y a peut-être même confusion. Nous avons lu sur l'objet a, tentons d'en dire quelque chose et avons l'impression de parler du sujet. Force est de constater qu'il s'agit d'un objet sur lequel on ne sait pas s'arrêter et de conclure que le sujet et l'objet a, l'un ne va pas sans l'autre.

Dans les premiers temps de son enseignement, Lacan pose le « a » comme le « petit autre », le prochain, en opposition au « grand Autre ». A ce moment-là, le petit a est donc une abréviation qui permet de différencier la dimension imaginaire de l'aliénation par laquelle le moi se construit de la dimension symbolique où le sujet dépend du lieu des signifiants, « le grand Autre ».

Progressivement, un glissement métonymique va s'opérer pour aller du « petit a » à l'objet a qui symbolise, représente le manque. Par ce glissement, Lacan précise la façon dont le sujet se constitue. Il y a un lien entre l'objet a et l'expérience de satisfaction. Peut-être même que nous pouvons poser, dans la vie in utero, le placenta comme premier objet a. En effet, inspiré par l'objet transitionnel de Winnicott et par le jeu du For-Da, Lacan y voit le symbole de la partie du corps en train de se détacher. Winnicott a reconnu la structure paradoxale de l'espace que cet objet crée, ce champ d'illusion, ni extérieur, ni intérieur au sujet. En effet, la séparation, pour l'enfant comme pour la mère, détache un objet commun, l'objet a. D'ailleurs, les quatre objets que Lacan distingue comme éclat du corps (sein, excrément, regard et voix) laissent bien entrevoir cette relation entre l'infans et le grand Autre. C'est toujours un objet « entre deux êtres » avons-nous envie de dire.

Alain Vanier reprend Lacan qui évoque le jeu du for-da pour expliquer comment les choses se passent. La symbolisation des allées et venues de la mère met en jeu la construction du sujet mais aussi un objet qu'il vit comme arraché à lui-même. « Ainsi, dans cette opération le sujet est « décomplété » de cet objet, et cet objet, séparé de lui, acquiert une fonction d'obturation de l'absence, du *manque*, en même temps qu'il l'incarne au plus près, tout en étant absolument contingent. »⁴ Cette perte, conséquence de la symbolisation, serait ce que Lacan a nommé « objet a ». Ce qui s'est passé, c'est qu'en substituant la mère par un symbole, il en reste un fragment qui va orienter la vie du sujet dans la quête de cet objet perdu en ayant à sa disposition que le seul langage.

En effet, avant le langage, cet objet n'est pas séparé de ce qui n'est pas encore sujet. Lacan va désigner par « La Chose », mère primordiale concernée par l'inceste, cet objet initial perdu via la symbolisation.

⁴ Vanier A., « Lacan », Collection « Figures du savoir », Les belles lettres, Paris, 2006.

Chemama et Vandermeersch, dans leur dictionnaire, expliquent que Lacan, dans « L'éthique de la psychanalyse », reprend chez Freud, essentiellement de « L'esquisse » et de « La dénégation », le terme allemand « Das Ding ». Das Ding est La Chose, au-delà de tous ses attributs. C'est l'Autre primordial (la mère) comme ce réel étranger au cœur du monde des représentations du sujet, à la fois donc intérieur et extérieur. Réel aussi en tant qu'inaccessible, perdu du simple fait de l'accès au langage. Lorsque j'entends parler de « La Chose », je pense au film « Alien » et à son anti-héroïne qui est toute puissante et ne parle pas.

L'objet a n'est pas La Chose mais est plutôt comme la pointe d'un iceberg. Il vient à sa place et en emprunte parfois une part d'horreur. Il est ce que l'infans vient arracher au Grand Autre puisque celui-ci n'est pas manquant dans La Chose

L'objet a se définit donc par la négative, le vide. Il est ce qui n'a pas de représentation, au centre du nœud borroméen, partout et nulle part. Il est l'objet qui vient donner consistance au sujet, qui vient masquer le manque. Ce qui exprime le nouage, c'est-à-dire la façon dont le sujet se rapporte à l'objet, c'est le mathème $\$ \diamond a$, qui désigne le fantasme, scénario imaginaire sur lequel le désir se règle. Il y a quelque chose qui échappe et c'est cela qui laisse du jeu au désir. En effet, on ne peut pas tout symboliser, et ce qui reste de cette opération, c'est l'objet a.

Pour le dire simplement, lorsqu'on parle, lorsqu'on consent à parler, on ne sait pas tout dire. Il y a quelque chose à laisser sur le côté. D'une part, on perd quelque chose et de l'autre, par l'utilisation de la parole, on peut en représenter d'autres, rendre présent ce qui est absent. Ce qui est laissé sur le côté, toute notre vie, sans le savoir, l'on court après. Cette décision de parler a donc pour conséquence une division, une séparation qui vient constituer et le sujet et l'objet a. D'une certaine façon, cela met en branle la course à la vie. Pour que les choses se mettent en route, il faut du « pas tout ». De plus, l'objet ne va pas apparaître radicalement comme manquant puisque d'autres pourront venir à sa place. Par la symbolisation, les substitutions sont possibles. Ces objets visés par le désir sont les tenants lieux de l'objet a. Ainsi, l'on peut dire que l'objet perdu est cause du désir alors que les objets qu'il vise ne sont que des tenants lieux.

L'objet a est l'objet dont il n'y a pas d'idée, pas de représentation. Il ne peut être approché que par une voie logique ou topologique. Dans le nœud borroméen, l'objet a est le point de coinçage des trois registres, RSI. Lacan nomme « objet métonymique » ce que le discours produit d'insaisissable, ce qui glisse entre les signifiants et conceptualise l'objet a comme le trou que creuse la répétition de la demande ou comme la perte produite par l'articulation de S1 à S2. C'est dans cette coupure qu'objet a et sujet se confondent.

La demande ouvre un espace au-delà du besoin qui la motive. L'objet a devient ainsi plus précieux que la satisfaction du besoin car sans lui point de sujet désirant. Cette partie détachée du corps a pour fonction de supporter le manque à être qui définit le sujet du désir. Ce manque comme cause inconsciente du désir vient à la place d'un autre

manque : celui d'une cause à la castration. Celle-ci, symbolisation de l'absence de pénis de la mère comme manque, n'a pas de cause, sinon mythique. Il s'agit d'une structure purement logique qui est une présentation sous forme imaginaire du manque dans le grand Autre, dans le lieu des signifiants. En effet, par son absence, le phallus est marqué par le signe moins et, par-là, marqué du signifiant. Il n'y en a pas, il est donc objet manquant plus que perdu. Il s'agit d'entendre cela dans le sens où lorsqu'on perd quelque chose, cela signifie qu'on l'a eu, même un jour très lointain tandis que quelque chose de manquant est ce qui n'est simplement pas là.

La perte provoquée par la demande, dans le sens où on ne sait pas tout dire, est soustraction de jouissance par le discours. Quelque chose de cette jouissance est récupérée dans le fonctionnement de la pulsion qui « fait le tour » de l'objet a. Ce quelque chose qui tourne autour de l'objet a, parce qu'il est insaisissable, c'est la répétition. Il faut au moins deux tours pour qu'il y ait répétition et donc sujet. On peut ainsi dire que la répétition fait le sujet.

Bibliographie :

Chemama R., Vandermersch B. (sous la direction de), « Dictionnaire de la psychanalyse », Larousse, Paris, 1998.

De Mijolla A. (sous la direction de), « Dictionnaire international de la psychanalyse », Hachette-Littératures, Paris, 2005.

Dethier L., « Pour une clinique du sujet », Cycle de conférences « Le sujet, le sexe, la sexuation » organisé par Espace Analytique de Belgique, Mons, 19 octobre 2015.

Lacan J., « Les écrits techniques de Freud », Collection Point, Série Essai, Edition du Seuil, Paris 1975 (1998).

Scott R., « Alien, le huitième passager », 1979.

Vanier A., « Lacan », Collection « Figures du savoir », Les belles lettres, Paris, 2006.